

—Je suis le propriétaire, dit-il d'un ton rauque, et j'ai besoin de cet appartement que M. de Saint-Dutasse...

—Mon pauvre oncle ! interrompit Avril.

M. Perrier recula de trois pas en arrière et, tout effaré, s'écria :

—Votre oncle ! Le chevalier avait un neveu ?

—Comment ! mon oncle ne vous a jamais soufflé mot de moi, Perrier ? Ah ! c'est bien extraordinaire ! car il ne cessait de me parler de vous... et avec détails... d'énormes détails. Perrier par-ci, Perrier par-là... il m'en a tant dit que, quand il est mort, il n'avait plus rien à m'apprendre.

L'empire que M. de Saint-Dutasse avait exercé sur son propriétaire devait s'appuyer sur un terrible secret, car, en entendant le prétendu neveu dire que le défunt avait tant causé sur son compte, il était devenu livide et tremblait sur ses jambes.

Il tenta d'amener à ses lèvres un sourire, que l'effroi transforma en une laide grimace, et d'une voix qu'il s'efforçait de rendre mielleuse, il balbutia :

—Mais cet excellent chevalier n'a pu vous parler de moi que comme d'un ami dévoué... toujours disposé à lui être agréable... et qui l'a prouvé.

—Ah ! oui, fit négligemment Avril, vous voulez parler de ces vingt-trois années de loyer. Sachez, Perrier, que nous continuerons aux mêmes conditions ?

Malgré l'horrible rage qui le torturait au cœur, le propriétaire grimaca un nouveau sourire et répondit avec empressement :

—Je serai heureux de payer ce tribut à une bien regrettée mémoire.

—Pourquoi à une mémoire ? dit sèchement l'héritier, pourquoi pas à moi personnellement, puisque je vous ai dit que je remplace mon oncle en tout et pour tout ?

Et, appuyant sur les mots, le jeune homme répéta :

—En tout et pour tout... comprenez moi bien, Perrier.

Tou, en riant d'un rire muet, Bourguignon, derrière le dos du propriétaire, ne cessait d'approuver de la tête.

A la dernière phrase du jeune homme, Perrier s'était involontairement courbé. Il se redressa tout confit d'une douceuse politesse.

—Puisque vous remplacez votre oncle en tout et pour tout, je crois inutile de vous rappeler qu'il daignait venir souvent s'asseoir à ma modeste table de famille. Après la triste cérémonie de ce matin, la solitude est amère. Si vous permettez à ma famille et à moi de tenter de vous distraire un peu ce soir de votre légitime douleur, je serais heureux de vous voir occuper cette place du pauvre défunt.

Avril interrogea Bourguignon du regard.

—Acceptez, fit le valet de la tête.

Cette courte et muet scène avait nécessité un silence que le propriétaire attribua à l'hésitation et, pour la vaincre, il ajouta :

—Vous trouverez chez moi d'autres sincères amis de votre oncle... M. et Mme de Jozères, qui sont de mes convives.

Si Paul avait un peu hésité à tenter l'aventure, il fut promptement décidé par ce nom.

—Accepté, fit-il. Maintenant je ne vous retiens plus, mon cher.

A ce congé sec, le propriétaire s'inclina sans broncher et il ajouta ces derniers mots :

—Six heures, quai Voltaire, 26. J'ai hâte d'annoncer ce plaisir à Mme Perrier.

Et il se retira accompagné par le domestique qui, après

avoir refermé la porte de l'appartement sur lui, revint à la hâte près de son jeune maître.

—Quel est cet homme ? demanda vivement Paul.

—Un vrai monstre !

—Et que fait-il ?

—Il a été un médecin de grand talent. Maintenant il est fort riche et n'exerce plus... quo de loin en loin... quand sa sûreté l'exige.

—Qu'entends-tu par là ?

—Dame ! dit le paisible Bourguignon, c'est chez lui qu'on apprête les cardons à la moelle.

L'héritier fit un bond de surprise.

—Et tu m'as engagé à accepter son dîner ? s'écria-t-il.

—Oh ! tant qu'il n'aura pas bien vu clair dans votre jeu et qu'il ne sera pas positivement assuré qu'il est en votre main, vous n'avez rien à craindre de lui. Marchez sans hésitation. Seulement, quand vous serez dans la maison, il est une personne que je vous recommande de bien étudier.

—Comment la nommes-tu ?

—La Cardoze.

—Quelle est-elle ?

—C'est la bonne du ménage.

#### IV.

Bien avant l'heure dite, Paul Avril se mettait en route pour le quai Voltaire, non sans avoir reçu les dernières recommandations du fidèle Bourguignon.

—Votre début est heureux, lui avait-il dit. Par Perrier et ceux qu'il reçoit dans son intimité, vous pouvez obtenir la réalisation de toutes vos espérances... sans avoir besoin de courir d'autres aventures.

—Bon ! je pars. Je vais aller en flânant, car j'ai encore du temps devant moi.

—Non, arrivez en avance, au contraire. En se présentant trop tôt, on surprend son monde, et l'improviste vous révèle quelquefois des détails bons à noter.

Là-dessus, l'héritier était parti, et vingt minutes plus tard il arrivait à l'adresse indiquée.

Dans une de ces maisons à vastes appartements comme il en existe encore sur le quai Voltaire, le ménage Perrier occupait un spacieux premier étage.

Un domestique en superbe livrée reçut le jeune homme et le conduisit au salon où un visiteur l'avait déjà précédé.

Ce premier arrivé, qui pouvait avoir la quarantaine, était un tout petit homme, rond comme une boule, bouffi, rose, frais, une sorte de poupard, cravaté de bleu tendre, dont la mise beaucoup trop jeune rendait encore plus grotesque le remarquable embonpoint.

En apercevant le valet qui introduisait Avril, le nabot obèse se leva vivement du fauteuil qu'il occupait au coin du feu et, d'une voix de crécelle, il demanda tout grincheux :

—Ah ça, mon garçon, tu as donc oublié de m'annoncer à tes maîtres ? Voici vingt minutes que j'attends ici sans voir venir personne.

—Excusez-moi, monsieur Caduchet, mais M. Perrier est absent. Il était parti tantôt en disant qu'il dînerait en ville. Deux heures après, il est revenu subitement. Tout était changé. C'était lui, au contraire, qui offrait un grand dîner... un dîner impromptu. Après avoir donné ses ordres, il est reparti pour